



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION



Ciao Italia!

EXPOSITION

PHOTOS • ART • RÉCITS

CES IMMIGRÉS ITALIENS
QUI ONT FAIT LA FRANCE.

Dossier enseignant

Commissariat général :

Dominique Païni, commissaire d'exposition indépendant

Isabelle Renard, responsable de la collection d'art contemporain du Musée national de l'histoire de l'immigration.

Commissariat scientifique

Stéphane Mourlane, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université d'Aix-Marseille, commissaire scientifique

Table des matières

<i>Les Italiens aussi firent la France</i> , par Dominique Païni, commissaire général	3
<i>L'immigration italienne en France</i> , par Stéphane Mourlane, commissaire scientifique	6
Points d'entrée dans les programmes scolaires	9
Collège cycle 3	9
Lycée Général et technologique :.....	9
Lycée professionnel :.....	9
Un parcours de visite en trois grandes parties	10
Les temps forts de l'immigration italienne en France 1860-1960 (panneaux 2 à 5)	10
D'où viennent-ils ? Où se retrouvent-ils ? (panneaux 3 à 9).....	11
Que font-ils ? (panneaux 10 à 13)	11
Que nous laissent-ils ? (panneaux 14 et 15)	13
Les Focus	14
Introduction.....	14
Les temps forts de l'immigration italienne en France 1860-1960 (panneaux 2 à 5)	14
D'où viennent-ils ? Où se retrouvent-ils ?.....	15
Les lieux d'italianités	15
Des espaces d'expression : Case d'Italia, société Dante Alighieri.....	15
Que font-ils ?	17
Références bibliographiques, filmiques et sitographiques	23
Les ouvrages :	23
<i>Le Guépard (1963)</i>	27
Annexe : règles de la scopa	28
Le déroulement	28
Les plis	28
Le comptage des points.....	29
Fin de la partie.....	29

Les Italiens aussi firent la France, par Dominique Païni

Se retourner sur le phénomène de l'immigration italienne en France de 1860 à 1960, réveille une réalité multi-dimensionnelle – anthropologique, linguistique, sociale, culturelle et artistique – endormie tant un insécable et tenace « cousinage transalpin » s'est imposé contre tout ce qui pouvait opposer et éloigner ces deux peuples, ces deux nations, ces deux cultures, ces deux histoires. Aujourd'hui, seules les assonances des patronymes devenues des clichés d'identification - les noms qui se terminent en « i », en « a » et en « o » qui font confondre l'origine italienne et l'origine corse ! – ravivent (doucement) le souvenir qu'il y eut en effet une considérable migration de ressortissants italiens vers la France de la fin du XIX^e au mitan du XX^{eme} siècle, époque de cet élan duquel nous vivons encore l'énergie industrielle et sociétale – un certain mode de production des biens et une certaine gestion politique de nos existences - autrement dit la contemporanéité.

L'Italie fonda son unité nationale moins précocement que la France. Dès le milieu des années mille, des rois tels que Louis XI plantèrent les premiers ferments de l'unité nationale française, fusion et centralisation qui ne cessèrent de se construire et de s'affermir pour participer à l'imaginaire de l'identité française.

En revanche, l'Italie attendit la seconde moitié du XIX^e siècle pour faire son unité et son homogénéité géopolitique. Alors, sommes-nous en droit de mettre en relation le « désir de France » qui anima tant d'Italiens, et le fait qu'un des principaux acteurs de l'unité italienne fut un Niçois né en 1807, donc sous l'Empire français ? Garibaldi est en effet né dans une ville qui fut longtemps ce symbolique curseur des frontières entre les deux pays.

Il est légitime de proclamer avec lyrisme que « des Italiens firent la France » depuis plusieurs siècles, à commencer par Leonardo da Vinci que François I^{er} fit venir ou Il Primaticcio auquel le même roi demanda de reproduire les œuvres antiques du Belvédère romain pour décorer Fontainebleau.

Au Moyen-Age, la France avait déjà été marquée par la présence de banquiers lombards avant que des gouvernants tels que Catherine de Médicis ou Mazarin ne contribuent à italianiser de nombreux aspects de la nation française. Cependant, le phénomène migratoire proprement dit, à l'échelle du mouvement d'un peuple, ne s'accomplit qu'au XIX^e et probablement pour les causes qui expliquent la majeure partie des flux migratoires modernes : la récession économique et la misère d'une part, les tensions politiques d'autre part.

Quand on réfléchit rétrospectivement à cette histoire faite de résistances et d'attirances, de refus et d'assimilations, d'identité revendiquée et de mixité résignée, nous sommes frappés par son caractère... dialectique. Car il fallut que l'Italie s'extrait de son composto de duchés et de royaumes dispersés, avec une violence digne d'une petite conquête de l'ouest américain – Garibaldi n'étant pas sans entretenir les apparences d'une figure héroïque et équestre de western – et réalise son unification (Il Risorgimento !) pour que, simultanément, son jeune peuple s'en échappe, migre et confère à la botte méridionale ce

caractère de nation d'émigrés. La fusion nationale semble avoir déclenché une fission géographique (et même continentale : d'importants flux d'émigrants italiens se dirigèrent vers l'Argentine et les Etats-Unis). Singulière et passionnante destinée d'une jeune nation qui, à la mesure même de sa naissance, est d'emblée « philosophique » !

Les Italiens constituèrent au début du XX^e siècle la plus importante communauté étrangère sur le territoire français. C'est ainsi que l'Est parisien par exemple – Nogent, les quais de la Marne - entretint longtemps le souvenir de la concentration italienne autour de la capitale.

Cela « tombait bien » comme constate par ces mots le bon sens populaire ! La France manquait de main-d'œuvre dès le XIX^e siècle. Puis l'avènement du fascisme mussolinien ne fit qu'accentuer l'arrivée des Italiens en France, main d'œuvre efficace dans les domaines agricole, industriel, minier et le bâtiment.

Cette dernière spécialité renforça le stéréotype (correspondant à une certaine vérité historico-sociologique) de l'Italien bâtisseur, héritier des conquérants architectes romains de l'Antiquité. Malgré les aléas des relations franco-italiennes, les deux guerres mondiales et les poussées xénophobes en France, qui restreignirent les flux migratoires ou le mouvement des naturalisations, l'influence culturelle de l'Italie demeura très grande en France grâce aux « immigrés ». Et cela s'oublie parfois aujourd'hui, même lorsque l'assonance d'un nom propre évoque des origines transalpines. La différence italienne s'est dissoute contrairement aux traits distinctifs de tous ordres qui résistèrent pour des immigrations ultérieures. Si certaines expressions fleurirent pour caricaturer les Italiens telles que « Maccaronis » ou « les ritals », le puissant mouvement ouvrier français à la fin du XIX^e siècle contribua à intégrer le prolétariat italien. Intégration efficace jusqu'à faire en sorte qu'en son sein, dans les familles et sur les lieux du travail, l'oubli volontaire de la langue italienne maternelle fut souvent la règle. Il exista une volonté délibérée dans l'immigration italienne de ne pas « cultiver la différence » selon l'expression contemporaine apparue avec les retombées idéologico-culturelles de l'agitation soixante-huitarde. Dans les années trente puis dans les années cinquante, de nombreuses familles italiennes immigrées firent tout pour ne pas parler la langue et faire oublier leur origine. Pourtant, autre étrange coexistence de phénomènes culturels et politiques, un certain nombre de grands dirigeants politiques italiens, exilés du fascisme, préparèrent en France l'avenir démocratique de l'Italie.

Indéniablement, l'immigration italienne colora la culture française d'un certain nombre de traits contribuant à faciliter l'intégration sinon l'affection ou encore l'admiration. Et puis l'image d'une « Italie-berceau-des-arts-antiques-et-de-la-Renaissance » collait à la peau des immigrés. D'où l'importance que prirent les métiers du music-hall et du spectacle en général (cirque, théâtre...), l'architecture, la mode pour intégrer de fortes personnalités qui trouvèrent en France les conditions de développement de leur talent.

Un exotisme positif - si ce n'est parfois un certain érotisme – accompagna finalement, et rétrospectivement, l'italianité migrante. N'a-t-on pas fréquemment évoqué l'« Italian lover », héritier d'un modèle de courtisan italien mais décrivant plus crûment le « dragueur » ou plus sentimentalement le « joli cœur », volage et chantant ? Ces images alimentèrent

l'attrance du public international pour une italianité plus lointaine qu'il n'y paraissait, déjà un peu « orientale », étrangère, donc fantasmagique. Dans l'après-guerre, Marcello Mastroianni symbolisa idéalement, selon les films, un double aspect de l'homme italien, conjugaison paradoxale du séducteur aristocratique et du bellâtre prolétaire.

C'est dire que l'immigré italien introduisit en France un érotisme ténébreux qui n'avait pas son origine dans l'Italie du Nord industrialisée et européenne, mais dans celle du Sud agricole et pauvre. Le « rital » pouvait être « entreprenant » et vulgaire... L'« Italian lover », lui, fut un produit de la Dolce Vita, un style de vie et de la mode italiens né dans les années 50 et popularisé par l'univers de plusieurs cinéastes (Fellini, mythiquement en premier lieu, mais pas seulement...). Si l'intégration des Italiens en France rencontra des résistances xénophobes et racistes (les violences à Marseille en 1881, à Aigues Mortes en 1893), les inquiétudes des travailleurs de France alimentées (déjà) par les ligues et partis extrémistes, la mémoire de ces dernières fut accompagnée de cet érotisme exotique. Une contradiction qui n'est qu'apparente tant la soumission, l'humiliation et l'exploitation empruntent fréquemment les chemins pervers de la séduction.

L'histoire de l'immigration italienne en France est faite de « bruits et de fureur » comme tant d'autres voyages humains commandés par l'aspiration à mieux se nourrir, à mieux habiter, à mieux aimer, ces exodes visant à mieux vivre, y compris et surtout avec d'autres. Mais cette exposition est un recueil de documents et d'œuvres d'art, de portraits individuels qui se veulent des preuves que les bruits et la fureur entre deux nations européennes adjacentes furent remplacés par les chants et la douceur de l'assimilation, ce beau mot qui suppose que soit réalisées l'égalité et la fraternité au-delà des distinctions opérées par les frontières ou (imposées par) les conflits.

***L'immigration italienne en France*, par Stéphane Mourlane, commissaire scientifique**

« L'arbre généalogique de plusieurs millions de Français comporte une branche italienne, même si celle-ci n'est pas toujours visible ou bien identifiée en raison d'une progressive francisation des patronymes qui, quelles que soient les époques, traduit l'intégration jusqu'à la dilution au sein de la société. L'immigration transalpine est en effet ancienne. Déjà au Moyen-Âge, clercs, marchands, banquiers, artistes mais aussi colporteurs et paysans de ce pays qui n'est encore qu'une « expression géographique » trouvent en France une terre d'accueil. À partir de la Renaissance, certains participent au gouvernement du royaume (Catherine de Médicis, Concini, Mazarin) tandis que d'autres contribuent à son rayonnement culturel (Vinci, Goldoni, Lully), conférant aux Italiens une grande visibilité et les affublant de stéréotypes tenaces, alors que leur nombre demeure restreint. Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que l'immigration devient massive et continue jusqu'aux années soixante du siècle suivant.

Une nation d'émigrants

Alors que l'unité politique de la Péninsule prend forme avec la proclamation du royaume d'Italie, en 1861, s'amorce l'un des plus importants mouvements migratoires de l'histoire ; ce véritable « Ulysse collectif » qui voit pendant un siècle 26 millions d'Italiens quitter l'Italie. En 1913, année culminante de la « grande émigration » d'avant la Première Guerre mondiale, ils sont 872 000 à partir. L'Italie connaît un fort accroissement de sa population que son économie ne parvient pas à absorber. Faiblement industrialisée, essentiellement au Nord, le pays est en outre marqué par une crise rurale liée à l'archaïsme des structures et à l'intégration difficile au sein de l'économie libérale de l'Europe occidentale. Pour beaucoup, le choix se pose entre « voler ou émigrer » selon la formule de l'évêque de Plaisance, monseigneur Scalabrini. Pour autant, ce ne sont pas les plus pauvres qui empruntent « le chemin de l'espérance », car l'émigration a toujours un coût. Les motifs économiques sont également essentiels aux lendemains des deux conflits mondiaux et chaque crise suscite son flot de migrants. S'y ajoutent, et souvent s'y mêlent des motifs politiques. Dès le début du XIX^e siècle, le processus d'unification a suscité l'exil. Paris et Marseille accueillent des opposants de tous bords, Bourbons ou républicains comme Mazzini. Une fois l'unité faite, ils sont rejoints par des anarchistes et des socialistes. À partir des années 1920, les communistes viennent renforcer les rangs de ceux qui fuient la répression fasciste.

La France, terre d'accueil

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les émigrants franchissent pour moitié l'océan vers les Amériques. Mais derrière les Etats-Unis et l'Argentine, la France constitue la troisième destination. La proximité géographique, le déficit naturel de la population française et les besoins de main-d'œuvre liés à la croissance de l'économie expliquent cette attraction. De 63 000 en 1851, le nombre des Italiens passent à 240 000 en 1881 puis à 330 000 en 1901, dépassant à ce moment les Belges pour devenir la première nationalité étrangère dans l'Hexagone. À la veille de la guerre, ils sont 420 000 soit 36% des étrangers et plus de 1% de la population en France. Ils sont pourtant, selon les services italiens, 1,8 millions à avoir franchi les Alpes entre 1873 et 1914. L'immigration italienne prend donc la forme d'une véritable noria faite d'allers-retours et de transits vers d'autres destinations. Ce mouvement permanent n'est évidemment pas sans effet sur le processus d'intégration. L'instabilité causée par la

guerre puis les rappels sous les drapeaux lorsque l'Italie entre dans le conflit en 1915 conduit d'ailleurs à un important mouvement de retours (150 000 environ). La perte est compensée très vite à la sortie de la guerre et en 1921 le nombre d'Italiens en France est équivalent à celui de 1913 en raison de la saignée démographique qui conduit en France à une baisse de la population active et des besoins de la reconstruction. Contrairement aux « coloniaux » venus remplacer les hommes partis au front pendant la guerre, les Italiens font figure de « bons » immigrés. Dès le 19 septembre 1919 un accord est signé avec l'Italie pour favoriser leur introduction tandis que le patronat tente d'organiser leur recrutement par le biais de la Société Générale d'Immigration qui disposent d'antennes en Italie. La plupart échappe toutefois à ce cadre et entre en France de manière autonome. Les restrictions imposées par les pays américains font alors de la France le premier pays d'accueil de l'émigration italienne. La politique de fermeture des frontières du régime fasciste à partir de 1927 n'y fait rien, leur nombre ne cesse de s'accroître pour atteindre le chiffre record de 800 000 en 1931 - sans doute un million en incluant le saisonniers et les clandestins- soit 7% de la population hexagonale. La crise des années trente mais aussi les naturalisations de plus en plus importantes entraînent un fléchissement : les Italiens sont 720 000 en 1936. La guerre constitue en revanche un véritable coup d'arrêt. Dès 1938, le régime fasciste encourage les retours (160 000 entre 1939 et 1941) tandis que l'appartenance à une nation ennemie, coupable d'un « coup de poignard dans le dos » rend la situation des migrants très inconfortable. Les Italiens retrouvent néanmoins leur place au sein de la « bonne immigration » définie par le général de Gaulle après la guerre. L'État français s'emploie alors à mieux structurer sa politique migratoire par la création de l'Office national de l'immigration (ONI) qui dispose d'un centre de sélection à Milan. Les conditions de la sélection sont fixées par des accords entre les deux pays signés en 1946 et 1947. Leur caractère trop contraignant favorise l'immigration clandestine et l'essentiel du travail de l'ONI consiste à régulariser. Le temps des grands flux est toutefois passé : les Italiens sont 507 000 en 1954 et se voient dépasser en nombre par les Espagnols lors du recensement de 1968. La France est devenue moins attractive : l'Italie connaît son « miracle économique » tandis que d'autres pays, comme l'Allemagne, la Suisse ou la Grande-Bretagne en Europe, offrent des conditions salariales plus avantageuses à ceux qui quittent encore la Péninsule.

Visages d'Italie

Huit italiens sur dix qui franchissent les Alpes sont originaires du nord de la Péninsule. En 1914, on compte 28% de Piémontais, dont une très large part de la province frontalière de Cuneo. Viennent ensuite des Toscans (22%), les Lombards (12%) et les Émiliens. Les Méridionaux sont peu nombreux sauf à Marseille où les pêcheurs napolitains forment une communauté bien structurée. Après la Première Guerre mondiale, les très nombreux migrants originaires de Vénétie qui jusqu'alors délaissaient la France se font plus nombreux et représentent 31% des entrées. Pour les mêmes raisons, liées à la fermeture des frontières américaines, les Méridionaux voient également leur proportion augmenter. Après la Seconde Guerre mondiale, ils deviennent même majoritaires (59%). À nouveau la question de l'intégration se pose : « ces immigrants du Sud n'ont rien en commun avec leurs compatriotes venus en France il y a dix ou vingt ans et déjà fortement enracinés chez nous. Aussi bien sur le plan professionnel que sur le plan culturel, il n'y a aucune comparaison » fait remarquer un dirigeant d'entreprise de la sidérurgie lorraine. Les origines méridionales de ces nouveaux migrants réactivent l'image d'une population violente et criminelle : les références à la vendetta et la mafia font florès. Déjà à la fin du XIX^e siècle, le profil des migrants, des hommes jeunes, célibataires appartenant à la « classe dangereuse » des ouvriers, les avait désignés

dans l'opinion comme coupables de tous les désordres. Les femmes sont, il est vrai, environ deux fois moins nombreuses, même si l'immigration familiale est à mesure du temps plus importante.

« Petites Italies »

Dans un premier temps, les Italiens s'installent pour les deux tiers d'entre-eux dans le Sud-Est de la France. En 1911, ils représentent 20% de la population des Alpes-Maritimes et un quart de la population marseillaise. Pour des raisons de proximité géographique et d'offres d'emploi la grande région lyonnaise, de Saint-Étienne jusqu'aux Alpes, les accueille. Au cours de l'entre-deux-guerres, la région parisienne gagne en attractivité grâce au développement du chemin de fer tandis que les industries et les mines de Lorraine et le Nord satisfont la quête d'emploi d'une population pour l'essentiel non-qualifiée, prête à accepter les travaux les plus pénibles et les moins rémunérés. Dans le Sud-Ouest, c'est le travail agricole délaissé par les populations locales, qui nourrit un courant migratoire significatif. Progressivement, c'est dans l'ensemble de l'Hexagone que l'immigration italienne essaime.

Les filières et les réseaux familiaux, villageois ou provinciaux structurent en général le courant migratoire. On rejoint un parent, un voisin, une connaissance qui, souvent, offre dans un premier temps le logement et donne accès au marché de l'emploi. Ainsi, les Italiens se regroupent-ils en fonction de leurs origines régionales dans les mêmes quartiers, les mêmes rues. Dans certaines communes comme à Briey ou à Villerupt en Lorraine, à Roquefort-la-Bédoule près de Marseille, les Italiens sont majoritaires. Leur présence n'y est que rarement exclusive ce qui conduit à nuancer le tableau, plutôt américain, de « petites Italies ». Il n'en reste pas moins que ces espaces urbains sont marqués de leur empreinte. Cavanna évoque à propos de la rue Saint-Anne de Nogent où résident les « Ritals », « un monde qui n'a rien à voir ».

Par la suite, on dira pourtant qu'ils sont « presque même ». À ce moment, il est vrai, le flux migratoire transalpin s'est tari. Depuis les années 1960, les Italiens régressent dans le classement des nationalités étrangères représentées en France. Ils n'ont pas pour autant disparu comme leur invisibilité pourrait le faire croire et l'histoire de ces millions de migrants gagne à être mieux connue. »

Pour consulter la version complète de l'article avec les illustrations :

<http://www.histoire-immigration.fr/dossiers-thematiques/caracteristiques-migratoires-selon-les-pays-d-origine/les-italiens-en-france>

Points d'entrée dans les programmes scolaires

L'histoire de l'immigration italienne constitue une entrée particulièrement intéressante dans de nombreux domaines. L'histoire est bien sûr la plus représentée mais la littérature peut aussi être appréhendée ainsi que l'histoire des arts par le cinéma, le cirque, la peinture, la musique et les arts graphiques. L'exposition peut servir de point de départ pour un EPI au collège (cycle 3) autour des langues vivantes, des arts ou même de la technologie. L'étude des artistes italiens peut aussi entrer dans le Parcours artistique et culturel (PEAC) des élèves qu'ils pourront ensuite présenter au brevet (DNB).

Collège cycle 3

- **En langue vivante**, les thèmes proposés permettent d'étudier « la personne et la vie quotidienne » mais demandent aussi de donner aux élèves « des repères géographiques, historiques et culturels dans la langue étudiée ».
- **En histoire / 4^{ème}** : Thème 2 : L'Europe et le monde au XIX^{ème} siècle. Chapitre l'Europe de la Révolution industrielle, l'émigration des Européens, le Printemps des peuples.
- **En histoire / 3^{ème}** : Thème 3 : Françaises et Français dans une République repensée. Chapitre « Hommes et femmes des années 1950 aux années 1980 : nouveaux enjeux sociaux et culturels, réponses politiques ».

Lycée Général et technologique :

- Classe de Seconde GT / histoire : Question d'introduction : « La place des populations de l'Europe dans le peuplement de la terre ». Thème 5 : Révolutions, libertés, nations à l'aube de l'époque contemporaine, chapitre « Libertés et nations en France et en Europe dans la Première moitié du XIX^{ème} siècle ».
- Classe de Première ES/L histoire : Thème 1. Croissance économique, mondialisation et mutations des sociétés depuis le milieu du XIX^{ème} siècle : Question « Mutation des sociétés. La population active, reflet des bouleversements économiques et sociaux : l'exemple de la France depuis les années 1850. Une étude : l'immigration et la société française au XX^{ème} siècle ».
- Classe de Première S histoire : Thème 3 : La République face aux enjeux du XX^{ème} siècle. Question « La République et les évolutions de la société française. L'immigration et la société française au XX^{ème} siècle ».
- Classe de Première ST2S / Histoire : Thème « Guerre et paix ». Sujet d'étude au choix : « Vivre dans l'Italie mussolinienne »

Lycée professionnel :

- Classe de Première / Histoire : Etat et société en France de 1830 à nos jours. Sujet d'étude : « Etre ouvrier en France (1830-1975).
- Classe préparatoire au CAP / Histoire : « Etre ouvrier en France du XIX^{ème} siècle au XXI^{ème} siècle »
- Classe préparatoire au CAP / Géographie : « Mondialisation et diversité culturelle », notamment la question des « goûts alimentaires et des langues ».

Un parcours de visite en trois grandes parties

L'exposition est composée de 16 panneaux. Après le premier panneau introductif, trois grandes parties structurent l'exposition

Les temps forts de l'immigration italienne en France 1860-1960 (panneaux 2 à 5)

- 1860-1870 : Une nation de migrants

1861 marque l'unité de la péninsule italienne jusque-là divisée. Au même moment, et dans un apparent paradoxe, une partie de la population quitte la Péninsule. Ils sont 14 millions lors de cette "Grande émigration" qui s'étend jusqu'à la veille du premier conflit mondial. Ils seront environ 26 millions, entre les années 1860 et les années 1960. Difficultés économiques, archaïsme social et tensions politiques sont les causes de cet "Ulysse collectif", un des plus importants mouvements migratoires de l'époque contemporaine.

On découvre que la concomitance entre l'Unité italienne et le début de la « Grande Emigration » à la veille du Premier conflit mondial entraîne l'arrivée de deux millions d'Italiens en France.

- 1880-1910 : Violences et passions.

La migration de masse ne fut pas bien accueillie par les Français. L'épisode des « Vêpres marseillaises » (17-20 juin 1881), qui fit l'objet d'une forte médiatisation, traduisit la xénophobie envers les Italiens dans un climat d'exaspération nationaliste. La « chasse aux Italiens » causa trois morts et vingt et un blessés. Quelques années plus tard, les affrontements à Aigues-Mortes (16 août 1893) produisent un bilan encore plus lourd, avec huit morts et plus de cinquante blessés. Ces deux événements étaient l'expression spectaculaire de manifestations de rejet, largement répandues, d'une immigration perçue comme une « invasion » et associée à la criminalité.

- 1920-1940 : A l'ombre du fascisme

Au début des années 1930, jamais les Italiens n'ont été aussi nombreux en France (plus de 800 000). Si, comme par le passé, leur politisation restait faible, la situation politique de leur pays d'origine rejaillissait sur eux. L'arrivée au pouvoir de Benito Mussolini en octobre 1922 produisit de nombreux effets à la fois sur la vie sociale des immigrés et sur leur perception par les Français en raison notamment des tensions entre fascistes et antifascistes dans l'hexagone.

- 1950-1960 : Dolce Vita ?

L'accord de main-d'œuvre franco-italien du 21 mars 1947 ouvrit la dernière phase du flux migratoire transalpin jusqu'au début des années 1960. A ce moment, en 1960, le succès du film de Federico Fellini imposait dans l'opinion publique l'idée d'une italianité aux allures de « Dolce Vita ». Rapportée à l'immigration italienne, cet état d'esprit participait à faire des Italiens des immigrés aisément assimilables. Si l'ascension sociale était une réalité pour les générations plus anciennement installées, la précarité demeurait

notamment pour ceux, nombreux, entrés clandestinement en France tandis que stéréotypes et préjugés condescendants continuaient de perdurer.

D'où viennent-ils ? Où se retrouvent-ils ? (panneaux 3 à 9)

Les lieux d'origine des migrants italiens en France dessinent une géographie précise. Des provenances communes se révèlent : les régions du nord de la Péninsule d'abord, non loin de la frontière - Piémont, Toscane, Lombardie, Emilie-Romagne. Plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, les régions méridionales.

La migration implique d'emprunter des lieux de passage, chemins, routes, trains, frontières, gares, ports, centres de contrôle plus ou moins bien définis selon les époques. Ces lieux structurent une mémoire de la migration à la tonalité parfois épique.

Au gré des filières familiales et villageoises et des offres d'emploi, les Italiens se regroupent en France dans les mêmes régions, les mêmes quartiers, les mêmes rues, aux allures de « Petites Italies ». Ils fréquentent des lieux de divertissement dans des cadres formels (associations) ou informels (guinguettes, cafés). On cultive l'entre-soi, le souvenir du pays, mais aussi une sociabilité ouverte car les activités et les pratiques sont inscrites dans la culture populaire : jeux, musique, sport... L'ambiance se veut joyeuse, loin du regard souvent misérabiliste sur l'immigration.

Les lieux de piété sont d'autres points d'enracinement. La fréquentation des églises - animées par des missionnaires investis également dans l'action sociale - la participation aux fêtes votives ou aux pèlerinages constituent pour les migrants italiens une manière de rester fidèles à leurs racines, de trouver des ressources spirituelles face à l'épreuve de la migration. Dans bien des cas, au sein d'une paroisse fréquentée aussi par des Français, ils s'intègrent à une communauté solidaire.

Que font-ils ? (panneaux 10 à 13)

Au XIX^e siècle, les Italiens sont d'abord visibles dans les rues, exerçant des petits métiers ambulants souvent à la limite de la marginalité : saltimbanques, ramoneurs, vitriers, cireurs de souliers, vendeurs de statuettes... Des artisans se taillent une solide réputation dans les domaines de la décoration ou de l'habillement. Ils font écho au génie artistique transalpin qu'incarnent les artistes qui, comme par le passé, continuent de trouver à Paris une source d'inspiration. La culture italienne se diffuse aussi par les gens du cirque, dans les commerces alimentaires, restaurants ou cafés. Le sens de l'hospitalité des Italiens semble les désigner, par ailleurs, au secteur de l'hôtellerie ou de la domesticité.

Les Italiens sont toutefois plus nombreux sur les chantiers du bâtiment et des travaux publics. Ils forment également les bataillons d'une main-d'œuvre peu qualifiée d'ouvriers et de manœuvres qu'appelle la révolution industrielle dans les usines et les mines. La France manque de bras. Dans les campagnes aussi, les Italiens freinent l'exode rural.

Le recrutement des migrants est encouragé par le patronat qui apprécie leur robustesse physique, leur habileté manuelle et leur docilité. En acceptant les tâches les plus pénibles et

les moins bien rémunérées, ils suscitent, surtout en période de crise, la colère des travailleurs français.

Néanmoins, le travail demeure un puissant vecteur d'intégration. Il favorise les contacts avec les Français et donne à certains l'opportunité d'une ascension sociale par la création d'une petite entreprise, l'acquisition d'un commerce ou d'une propriété agricole.

Que nous laissent-ils ? (panneaux 14 et 15)

Les Italiens venus en France ont apporté dans leurs bagages leur culture sous toutes ses formes : politique, linguistique, gastronomique, matérielle ou encore artistique. Le rôle de passeurs, de médiateurs culturels des Italiens est sans doute favorisé par l'appartenance à une même communauté de civilisation latine.

La langue française s'est appropriée une partie du lexique italien. La gastronomie est appréciée : café, glaces, pasta, pizza sont au goût de tous et désormais à tous les menus. Ces produits révèlent dans leur conception l'habileté des artisans italiens.

L'élégance mais aussi les capacités créatives des Italiens suscitent l'admiration. Dans le secteur mécanique, les automobiles et les motocyclettes aux lignes harmonieusement dessinées, installent l'Italie et les Italiens dans la modernité. Les Bugatti en font le prestige, la Fiat 500 et la Vespa la popularisent. L'image répandue d'un archaïsme transalpin s'estompe progressivement.

Mais des stéréotypes demeurent, véhiculés notamment par le cinéma et les guides touristiques. « Si tout le monde n'est pas artiste, tout le monde s'occupe d'art », peut-on lire dans les années 1960 à propos de l'Italie. Le talent de ces Italiens venus en France, au registre aussi varié que Leonetto Cappiello, Alberto Magnelli, Leonardo Cremonini, Yves Montand, Lino Ventura ou encore Cino Del Duca... atteste de cette prédisposition.

La Dolce Vita de Fellini est perçue en 1960 comme un condensé facétieux de la culture italienne et marque la fin de l'immigration « historique » et visible.

L'empreinte culturelle italienne en France est profonde. Elle enseigne aujourd'hui la richesse des migrations.

Lors du recensement des étrangers réalisés en France en 1968, les Italiens se voient dépassés en nombre par les Espagnols. Alors que le « miracle économique » accroît les migrations internes du Sud vers le Nord de la Péninsule, ceux qui quittent l'Italie se détournent de la France pour se rendre vers d'autres destinations qui proposent des conditions salariales plus avantageuses. Néanmoins plusieurs milliers d'Italiens continuent de s'installer en France dans les années 1980-1990, profitant de la liberté de circulation au sein de l'espace euro péen.

Depuis le milieu des années 2000, on observe une nette augmentation de l'immigration de jeunes actifs diplômés, mouvement de « fuite des cerveaux » qui s'est accéléré après la crise économique de 2008-2009 qui a durement touché l'Italie.

Les nouveaux migrants italiens arrivent en France seuls pour la plupart, à égale proportion d'hommes et de femmes, sans forcément s'appuyer sur des filières familiales ou régionales.

Ils sont souvent originaires des centres urbains de l'Italie septentrionale et ils ont un profil plus diplômé et citadin que leurs prédécesseurs.

Ils se voient volontiers comme des « citoyens de l'Europe » bien qu'au quotidien, ils restent souvent attachés à leurs références nationales et à une certaine « italianité ». C'est sur le web qu'ils échangent, qu'ils racontent leurs expériences sur les blogs, par des récits humoristiques et autres sites pratiques d'aide aux Italiens émigrés en quête de repères. Dans bien

Les Focus

Introduction

Ivo Livi, dit Yves Montand (1921-1991)

L'illustration en trame de fond du panneau est une photographie d'Yves Montand, d'une « divette » et d'un journaliste prenant la pose sur la Canebière, à Marseille.

Yves Montand est le nom de scène d'Ivo Livi, est né à Monsummano Terme, en Toscane, dont l'histoire personnelle témoigne de l'histoire de l'immigration italienne au XXe siècle. Alors qu'il est âgé de 3 ans, son père, militant communiste, est contraint d'émigrer avec sa famille en raison des persécutions fascistes. Si, comme beaucoup de migrants, le projet est de « Fare l'America », le voyage s'arrête à Marseille à cause des restrictions à l'immigration imposées par les États-Unis.

La famille Livi retrouve à Marseille une importante communauté toscane et s'installe dans les quartiers industriels et ouvriers du Nord de la ville.

Ivo travaille d'abord dans une fabrique de pâtes, mais le spectacle l'attire. Il s'invente un nom de scène en référence à sa mère qui, dans un mélange d'italien et de français, l'appelle : « Ivo, monta ». Sa carrière débute sur les scènes du music-hall marseillais, dont le fameux Alcazar, avant de rejoindre Paris au milieu de la guerre.

Chanteur et comédien, il devient une grande vedette internationale du cinéma de la seconde partie du XXe siècle.

Les temps forts de l'immigration italienne en France 1860-1960 (panneaux 2 à 5)

Giuseppe Garibaldi (1807-1882)

Né à Nice 1807, Giuseppe Garibaldi devient marin avant de combattre d'abord pour les indépendances en Amérique (1835-1848). Il devient par la suite un des personnages fondateurs de l'unité italienne ce qui lui vaut le surnom de « héros des deux mondes ».

Il joue un rôle de premier plan l'établissement d'une éphémère république romaine en 1848 avant de se rallier au royaume du Piémont-Sardaigne autour duquel l'unité politique de la Péninsule s'effectue.

Il s'illustre en organisant « l'expédition des Mille » (1860), une expédition militaire téméraire en Sicile qui marque une étape importante de la constitution de l'Etat italien. En mars 1861, le roi du Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II est proclamé Roi d'Italie.

La constitution de l'Etat italien passe par un conflit avec les Autrichiens qui occupent encore une partie du nord de l'Italie et contre lesquels Garibaldi va combattre. Il tente également de rattacher Rome, terre pontificale, à l'Etat italien, sans succès. Ce n'est qu'en 1870 que Rome est rattachée à l'Italie.

Les liens de Garibaldi avec la France sont complexes. Né à Nice dans une période (1793-1814) où celle-ci est brièvement française, il reste très attaché à cette ville qui oscille tout au long du XIXe siècle entre le royaume de Piémont-Sardaigne et la France. Ses liens avec la France se trouvent renforcés par le rattachement de sa ville natale à la France en 1860 suite à un référendum. En 1870, Giuseppe Garibaldi met ses légions garibaldiennes au service de la France dans sa guerre face à la Prusse.

Benito Amilcare Andrea Mussolini (1883-1945)

L'arrivée au pouvoir de Mussolini en octobre 1922 met un terme au régime démocratique et libéral instauré depuis l'unité italienne. À partir de 1925, il instaure une dictature totalitaire et la répression conduit de nombreux opposants politiques, les antifascistes à prendre les chemins de l'exil.

En France, ils forment un ensemble aux horizons politiques variés (libéraux, républicains, socialistes, communistes, anarchistes...) mais ils témoignent d'une grande activité. Ils reçoivent le soutien des syndicats et de partis de gauche français.

Les émigrés antifascistes, les « fuorisciti », font l'objet d'une surveillance de la part de la police. Mussolini se plaint néanmoins régulièrement auprès du gouvernement français de la liberté d'action qui leur est laissée. Après avoir tenté en vain de limiter l'émigration, considérée comme une « hémorragie », le Duce entend faire des immigrés des représentants du « génie italien » à l'étranger et les soumettre à la propagande fasciste. Au travers d'activités sociale et culturelle, il s'agit de maintenir dans le giron de la « mère patrie » ceux tentés par la naturalisation ainsi que la seconde génération. À la fin des années 1930, le régime fasciste met en place une politique de retour au succès toutefois limité.

D'où viennent-ils ? Où se retrouvent-ils ?

Vintimille, le pont Saint-Louis à la frontière italienne

La frontière franco-italienne a connu de nombreux déplacements au fil des siècles, particulièrement en ce qui concerne Nice et ses environs. Rattachés à la Maison de Savoie depuis 1388, ces territoires sont annexés une première fois par la France entre 1793 et 1814, attachés au Royaume de Piémont-Sardaigne en 1814 puis annexés à nouveau à la France en 1860.

La frontière est fixée en 1860 entre les villes de Menton et de Vintimille (Vintimiglia), dans une zone escarpée où les Alpes butent sur la Mer Méditerranée. Un poste frontière y est installé pour contrôler les passages de biens et de personnes. Les contrebandiers et migrants clandestins sont nombreux à utiliser les chemins escarpés de l'arrière-pays pour éviter les contrôles.

L'instauration d'une voie ferrée entre Nice et Vintimille conduit à créer une nouvelle frontière à la gare « internationale » de Vintimille.

Aujourd'hui, cette frontière fait de nouveau l'objet d'un contrôle renforcé en raison des flux migratoires provenant du Sud de la Méditerranée et passant par Vintimille et en direction de la France.

Les lieux d'italianités

Des espaces d'expression : Case d'Italia, société Dante Alighieri...

L'intégration des migrants transalpins à la société française s'accompagne d'espaces de construction, d'expression et de diffusion d'un ensemble de représentations fondées sur l'appartenance à une communauté d'origine. Cette italianité se traduit par des formes de relations concrètes ou symboliques avec la Péninsule. L'État italien est l'un des principaux vecteurs de cette italianité. Les consuls sont chargés de maintenir et développer les liens avec la « mère-patrie ». Les écoles, au sein des missions catholiques ou de la Société Dante

Alighieri, font l'objet d'une attention particulière, tout comme les activités culturelles. Les associations d'entraide ou récréatives permettent aussi de se retrouver entre soi sur la base d'une valorisation des origines. Dans les années 1930, la cinquantaine de Case d'Italia en France ambitionne de rassembler les activités politiques, sociales et culturelles sous la tutelle fasciste et de devenir des lieux phares de l'italianité.

Un exemple de lieu ancré dans la ville : le Cinéma Étoile, à La Courneuve

En 1926, la famille Martin, originaire du Val d'Aoste, s'installe dans le quartier italien du Montfort à Aubervilliers, l'une des *Petites Italies* de la région parisienne. Ils s'inscrivent dans une dynamique de la communauté italienne de Paris qui s'installe progressivement dans le Nord-Est parisien où s'installent de nombreuses usines après la Première guerre mondiale. En 1934, les quatre frères Martin décident de se lancer dans une nouvelle aventure à La Courneuve. Ils ne sont pas les seuls : la population italienne y a été multipliée par 20 entre 1921 et 1931. C'est dans l'actuelle rue Gabriel Péri qu'ils achètent un vaste terrain où ils construisent avec l'aide d'ouvriers italiens un café, des appartements pour loger la famille et une salle de cinéma : le cinéma Étoile. Avec ses 560 places à l'orchestre et 108 au balcon, auxquelles s'ajoutent près de 100 strapontins, ce cinéma accueille un public très familial qui se presse les fins de semaines pour assister aux projections. Lieu de convivialité et de divertissement, le cinéma Étoile témoigne de l'envie des Italiens installés à La Courneuve de s'impliquer dans la vie culturelle et économique de cette commune. Il ferme ses portes en 1965.

Le bâtiment a accueilli pendant quelques années le Centre dramatique de La Courneuve qui a cessé son activité en 2016. Propriété de la Ville, il fait l'objet d'une réflexion pour que sa façade puisse être protégée et que le lieu puisse accueillir un nouveau projet culturel.

Pour en savoir plus : [http://www.atlas-patrimoine93.fr/documents/patrimoine en SSD 31.pdf](http://www.atlas-patrimoine93.fr/documents/patrimoine_en_SSD_31.pdf)

Un jeu typiquement italien : la scopa

La scopa est un jeu de cartes italien. Littéralement, elle signifie « balayer », ou « balai », en référence à l'objectif du jeu qui consiste à rafler le maximum de cartes de valeur.

La scopa se joue généralement avec un jeu de cartes italiennes, composé de 40 cartes. Ces cartes sont réparties en 4 couleurs, à savoir Coupes, Epées, Bâtons, et Deniers lesquelles sont déclinées en 10 hauteurs, les cartes numérotées de 1 à 7, suivies des trois cartes le Valet (8), le Cavalier (9) et le Roi (10).

Traditionnellement, la scopa se joue entre deux joueurs ou sinon entre deux équipes de deux joueurs.

Dans une partie de scopa, chaque joueur doit essayer de ramasser le maximum de cartes, dont les Deniers (Carreaux) ainsi que les cartes de hauteur importante, c'est-à-dire dont la valeur numérique rapporte le plus de points. Le gagnant est le joueur qui atteint en premier un marquage de 11 points à partir des levées réalisées.

Cf. Règles du jeu en annexe

Bal-musettes et jazz : l'apport des musiciens et luthiers italiens

L'imaginaire collectif a assimilé les bal-musettes comme un élément caractéristique de la culture française des années 1920-1940, au même titre que le béret basque et la baguette de pain.

Ce genre musical s'est pourtant développé dans les années 1920 dans la région parisienne grâce aux croisements de pratiques de musiciens venus de différentes régions de France mais aussi d'autres pays. Les musiciens d'origine italienne ont joué un rôle essentiel dans ce processus. Ils sont reconnus pour être les responsables du remplacement de la « musette » auvergnate utilisée au XIXe siècle par un instrument plus moderne, l'accordéon. Plusieurs grands accordéonistes musettes des années 1930 et 1940 sont ainsi des immigrés italiens, à l'image de Tony Murena.

Ils jouent un rôle tout aussi important dans la manière de faire évoluer les instruments. Pour faire face au défi de la sonorisation dans des orchestres comprenant des instruments très puissants, les guitaristes sont contraints de jouer du banjo. Un luthier italien installé à Paris, Mario Maccaferri s'associe avec l'entreprise Selmer et élabore un nouveau type de guitare à cordes métalliques qui devient au fil de ses évolutions la référence du swing puis du jazz-swing, la « Selmer ».

Conçue pour rivaliser avec la puissance sonore de l'orchestre, elle est popularisée par le guitariste phare du jazz français, Django Reinhardt, qui en fait son instrument de prédilection. Mais l'exemple de Mario Maccaferri n'est qu'une illustration de la profusion des luthiers italiens à Paris entre les années 1930 et 1960, originaires de Sicile et de Vénétie: Bortolo Busato, Jacques Favino, Joseph Di Mauro puis son fils Antonio Di Mauro, François Anastasio, Jean-Baptiste Castellucia. Plusieurs de ces ateliers sont devenus des entreprises familiales dont certaines existent encore.

L'exemple du chansonnier Georges Brassens, qui incarne aux yeux de beaucoup une chanson « typiquement française » témoigne de cette influence italienne. Lui-même est d'origine italienne, ses guitares sont conçues par Bortolo Busato ou Jacques Favino, et l'un de ses guitaristes modèles est Henri Crolla, guitariste d'origine italienne écumant les bal-musettes puis les orchestres jazz après la Seconde guerre mondiale.

Primo Carnera, un boxeur entre France et Italie (1906-1967)

Primo Carnera devient champion du monde de boxe dans la catégorie des poids lourds en 1933, faisant la fierté de l'Italie, du régime fasciste et des communautés italiennes à travers le monde. Né à Sequals, dans le Frioul, il commence sa carrière en France. D'abord manoeuvre et menuisier, il fréquente le gymnase de l'Union sportive du Mans. Avec son physique de colosse, il est engagé pour des spectacles forains de lutte et de démonstration de force du côté d'Arcachon, avant d'être repéré par un manager de boxe. Si les combats sont souvent arrangés, ses victoires témoignent de réelles qualités pugilistiques. Les conditions de sa naturalisation, en France à la fin des années 1920, suscitent la polémique et nourrissent le « mystère Carnera » sur sa nationalité, lorsque le champion s'impose sur le plan international. Le boxeur s'affirme italien et rentre au pays en 1930 pour mener sa carrière. À l'issue de celle-ci, il monnaie sa popularité dans des combats de catch et au cinéma.

Que font-ils ?

- **Des figurinai aux mouleurs**

La notoriété des figurinai - artisans ambulants fabriquant des statuettes en plâtre appelées figurine - se propage un peu partout en Europe à partir du XVIII^e siècle. Pour la plupart, originaires de la région de Lucques en Toscane, ils travaillent en groupes (compagnie), encadrés par un chef (capo) et entourés de plusieurs jeunes apprentis vendeurs, les garzoni. Les figurinai, équipés de paniers remplis de reproductions bas de gamme de sculptures antiques et modernes, se déplacent de lieu en lieu, à la recherche de nouveaux clients. Vers la fin du XIX^e siècle, l'activité connaît une évolution notoire. Les plus doués et audacieux abandonnent les paniers pour ouvrir leurs ateliers. C'est à ce moment-là qu'ils deviennent de véritables mouleurs, créateurs de modèles.

- **Les Italiens dans l'agriculture**

Se rapporter au dossier de Laure Teulières :

<http://www.histoire-immigration.fr/dossiers-thematiques/autour-du-travail/les-italiens-dans-l-agriculture-du-sud-ouest-1920-1950>

- **Les entrepreneurs : les frères Ponticelli**

À sa mort, en 2008 à 110 ans, Lazare Ponticelli entre dans l'histoire comme le « dernier des poilus ». Il incarne aussi avec ses frères, Céleste et Bonfils, le symbole de l'une des grandes réussites entrepreneuriales au sein de l'immigration italienne en France. La famille Ponticelli, avec ses cinq enfants, est originaire de Bettola dans le Val de Nure en Emilie-Romagne. La mère d'abord, puis progressivement les enfants partent rejoindre la communauté de cette région installée à Nogent-sur-Marne. Quand la guerre se déclare, Céleste et Lazare s'engagent dans la légion étrangère au sein de l'unité composée d'Italiens et commandée par l'un des petits-fils de Giuseppe Garibaldi. À la dissolution de la légion garibaldienne alors que l'Italie entre en guerre aux côtés de la France, les deux frères sont enrôlés dans l'armée de leur pays d'origine. De retour en région parisienne, ils fondent une société de fumisterie appelée à un avenir prospère grâce à une grande capacité d'innovation notamment dans le secteur pétrolier.

Pour en savoir plus : <http://www.histoire-immigration.fr/collections/les-bottes-du-dernier-poilu-de-france>

- **« Gueules noires » et hommes du fer**

Les secteurs minier et sidérurgique emploient une forte main-d'œuvre italienne. Dès la fin du XIX^e siècle, des Italiens vont à la mine à Gardanne, dans les Bouches-du-Rhône ou à La Mure en Isère. Après la Première Guerre mondiale, ils sont nombreux dans le Nord et le Pas-de-Calais aux côtés des Polonais. « Gueules noires », ils sont aussi « gueules rouges » dans les mines de Bauxite du Var. On les retrouve nombreux également en Lorraine dans les mines de fer où ils trouvent aussi à s'employer à la fabrication de l'acier dans les bassins de Longwy, de Briey et de Villerupt notamment. Avant 1914, dans les entreprises du fer de Lorraine, les trois quarts des embauches concernent des Italiens. Le recrutement se poursuit et s'élargit ensuite aux Méridionaux. Au fond ou près des fourneaux, le travail est toujours pénible et dangereux.

- **Les maçons**

« L'avenir c'est pas un problème... ils seront maçons » écrit, dans *Les Ritals*, François Cavanna, fils d'un maçon italien de Nogent-sur-Marne, à propos des jeunes immigrés transalpins. En France, cette profession est devenue emblématique des Italiens en qui l'on voit volontiers les héritiers des bâtisseurs de la Rome antique ou de l'Italie de la Renaissance. Les maçons transalpins sont nombreux sur les chantiers, succédant à Paris aux maçons du Limousin. Les Italiens exercent en fait un nombre plus large de métiers plus ou moins qualifiés dans le bâtiment et les travaux publics, l'un des secteurs d'emploi privilégiés. Ils sont manœuvres, terrassiers, peintres, plâtriers, carreleurs, stucateurs ou encore mosaïstes. Pour beaucoup d'entre eux, à l'instar du père de Cavanna, la réussite sociale passe par la création d'une petite entreprise. Ces Italiens ont construit routes, voies ferrées, ponts, barrages, villes ou encore maisons de France.

- **Les femmes au travail**

La figure du migrant italien est masculine. Les hommes ont certes toujours été plus nombreux que les femmes à émigrer, mais l'écart tend à se resserrer à la fin du XIX^e siècle, sous l'effet à la fois d'une migration plus familiale et du développement de filières autonomes de migrations féminines. Au-delà de la « traite » de jeunes filles destinées à la prostitution, certains secteurs d'activité apprécient cette main-d'œuvre. Dans l'industrie textile d'abord, où l'emploi féminin domine, les Italiennes sont souvent majoritaires. Marseille fournit un cas intéressant de diversification de l'emploi féminin dépassant la figure traditionnelle de la portereis, débarquant les oranges sur le port. À Grasse, les Italiennes sont plus nombreuses que les Italiens à la fin du XIX^e siècle, trouvant à s'employer dans l'industrie de la parfumerie. Elles occupent, par ailleurs, de nombreux emplois domestiques dans les quartiers bourgeois des villes françaises. La figure de la nourrice piémontaise devient même archétypale.

- **Le travail des enfants**

À la fin du XIX^e siècle, la législation française restreint et encadre le travail des enfants. Pourtant de jeunes Italiens occupent de petits métiers ambulants comme les vendeurs de statuettes ou les « petits cireurs napolitains », fréquemment évoqués à Marseille. D'autres trouvent à s'employer dans l'industrie, dans les soieries pour les jeunes filles ou dans les verreries de la région lyonnaise et parisienne pour de jeunes garçons dès l'âge de 11 ans. Leurs conditions de recrutement, une véritable « traite », de travail et de vie dans des garnis suscitent une vive émotion en Italie. 1 600 à 1700 enfants italiens travaillent dans les verreries selon le rapport du marquis Paulucci di Calboli. Le premier secrétaire de l'ambassade d'Italie à Paris y dénonce le recrutement des jeunes gens arrachés à leur famille par des agents peu scrupuleux (padroni). L'action de l'État italien et des missionnaires catholiques met progressivement un terme à ces pratiques jugées scandaleuses.

- **Leonetto Cappiello (1875-1942)**

« J'étais venu passer un mois en touriste, en amateur. J'y suis resté trente-cinq ans. Cela, semble-t-il, suffirait à exprimer l'emprise que Paris a eue sur moi. [...] j'aime la France comme un amoureux aime sa bien-aimée. Je l'aime pour sa beauté, pour son esprit, pour son

harmonie et sa générosité. Je l'aime pour son grand amour de l'Art ». Leonetto Cappiello, né à Livourne, effectue ce voyage à Paris en 1898. Très vite, Cappiello enrichit de ses dessins les pages de la presse satirique : *Le Rire*, *Le Cri de Paris*, *le Figaro*, *L'Assiette au beurre*... Mais c'est par l'art de l'affiche qu'il atteint sa popularité. Entièrement conçue vers des fins publicitaires, l'affiche doit capter le regard, intercepter le passant. L'ellipse, l'utilisation pour ses fonds d'aplats de couleurs pures presque toujours monochromes et, enfin, la règle absolue de la tache sombre sur un fond clair ou de son contraire constituent les principes fondateurs de son œuvre. Cappiello, naturalisé français en 1930, montre une véritable originalité dans le domaine de l'affiche qu'il va, à la suite de Chéret, renouveler et moderniser.

Notices d'autres artistes d'origine italienne non évoqués dans l'exposition itinérante

- **Serge Reggiani (1922-2004)**

« C'est moi, c'est l'Italien » chante Serge Reggiani en 1971, rappelant ainsi qu'il a été un immigré italien. Né à Reggio d'Emilie, il quitte l'Italie en 1930, à huit ans, en raison des pressions que subit son père, opposant au régime fasciste. Les Reggiani s'installent d'abord en Normandie puis à Paris où les parents ouvrent un salon de coiffure, rue du Faubourg-Saint-Denis. La famille Reggiani poursuit son engagement antifasciste en adhérant à la Fratellanza Reggiana de Paris. Serge, qui pratique la boxe, n'hésite pas à faire le coup de poing contre les fascistes de Paris. C'est toutefois vers le théâtre qu'il se tourne en entrant au conservatoire. La chanson ne vient que bien plus tard, à l'âge de 45 ans, tandis qu'il tourne de nombreux films en France comme en Italie, pays auquel il reste lié.

- **Rina Ketty (1911-1996)**

J'attendrai et Sombreros et mantilles. Autant de chansons qui ont fait le succès de Rina Ketty. Cesarina Picchetto de son vrai nom, naît à Sarzana en Ligurie. En 1933, elle quitte son Italie natale pour rejoindre ses tantes à Paris. Séduite par l'atmosphère du quartier de Montmartre, elle se produit au cabaret *Au Lapin Agile*. La rencontre tant artistique qu'amoureuse avec l'accordéoniste Jean Vaissade, qu'elle épouse en 1938, marque un tournant dans sa carrière : elle occupe désormais le devant de la scène.

Mais le conflit mondial vient stopper la gloire de la chanteuse qui décide, en 1954, de s'exiler au Canada pendant une dizaine d'années avant de revenir pour une carrière en demi-teinte en France. Celle qui incarne la « chanteuse exotique et sentimentale », meurt à Cannes en 1996.

- **Lino Ventura (1919-1987)**

Lino Ventura a été l'un des acteurs les plus appréciés et les plus populaires de France. Il est né à Parme dans une famille modeste. En 1926, il émigre en France avec sa mère et s'installe à Montreuil, en région parisienne, où résident des parents. Stigmatisé à l'école en raison de ses origines, Lino travaille dès l'âge de huit ans comme livreur, garçon d'ascenseur et groom dans un hôtel, puis coursier pour la Compagnie Italienne de Tourisme à Paris. En 1943, il est appelé sous les drapeaux en Italie et intègre un bataillon alpin. Il ne tarde pas à désertier pour regagner la France. Grâce à un physique imposant, il devient un lutteur de très bon niveau ; sur les rings de catch, il est « la fusée italienne ». Il fait ses débuts au cinéma en 1954. Très attaché à son pays d'origine, Lino Ventura a toujours conservé la nationalité italienne.

- **Cino Del Duca (1899-1967)**

Éditeur de presse, producteur de cinéma, Cino Del Duca naît dans un village du centre de l'Italie, au sein d'une famille pauvre. Activiste communiste dans les années d'après-guerre, il est renvoyé de la société des chemins de fer dans laquelle il travaille pour militantisme et fait l'objet d'une surveillance par la police fasciste. Il devient alors vendeur de romans populaires et fonde sa première maison d'édition en 1928. En 1932, il émigre en France tant pour élargir

ses activités que pour échapper à la police fasciste. En 1935, il lance son premier magazine pour enfants, *Hurrah !* En 1947, il invente la presse du cœur et crée quatorze magazines féminins, tels *Nous Deux*, *Intimité*, *Festival*... Avec ses histoires en images, le roman-photo devient la marque de cette presse. Del Duca étend son activité à la presse quotidienne (*Paris-Journal*), le mécénat, le cinéma. Il produit notamment *Touchez pas au grisbi* et *L'Avventura*. Il ouvre plusieurs maisons d'édition et librairies à Paris et à Milan, conçoit le journal de télévision *Télé Poche*. Naturalisé français en 1957, Cino Del Duca s'éteint en 1967 alors qu'il dirige le quatrième groupe de presse français.

Références bibliographiques, filmiques et sitographiques

Les cotes indiquées sont celles de la médiathèque Abdelmalek Sayad du Musée de l'histoire de l'immigration où ces références sont consultables.

Les ouvrages :

Circulations et installations des Italiens en France

BLANC-CHALÉARD Marie-Claude (direction)

Les Italiens en France depuis 1945

MILZA Pierre

Voyage en Ritalie

Paris : Payot, 2004, 546 p. (Petite bibliothèque Payot ; n° 224) [7A1 305.85 MIL]

MOURLANE Stéphane, PAINI Dominique

Ciao Italia ! : immigration et culture italiennes en France

Paris : la Martinière, 2017, 192 p.

Catalogue de l'exposition.

TEULIÈRES Laure (Direction)

Italiens : 150 ans d'émigration en France et ailleurs

Toulouse : Editalia, 2011, 491 p. [7A1 305.85 TEU]

Itinéraires

ANTENUCCI Marie-Louise

Ritals ici Lorrains là-bas : destins d'immigrés

Woippy : Serpenoise, 2009, 173 p. [7B1 LOR ANT]

BECELLONI Antonio, DREYFUS Michel, MILZA Pierre

L'intégration italienne en France / Un siècle de présence italienne dans trois régions françaises (1880-1980)

Ivry-sur-Seine : Complexe, 1995, 423 p. (Questions au XXe siècle ; n° 78) [7A1 305.85 BEC]

GUIBAL Jean, COGNE Olivier, ARGENTO Joseph

Un air d'Italie : la présence italienne en Isère

Grenoble : Patrimoine en Isère, 2011, 206 p. [7B1 RHO 38 GUI]

MARTINI Manuela

Bâtiment en famille : Migrations et petite entreprise en banlieue parisienne au XXe siècle

Paris : CNRS éditions, 2016, 472 p.

MILZA Pierre, BLANC-CHALÉARD Marie-Claude

Le Nogent des Italiens

Paris : Autrement, 1995, 149 p. (Collection Monde. Français d'ailleurs, peuple d'ici ; n° 80)
[7B1 IDF 94 MIL]

OCHANDIANO Jean-Luc

Lyon à l'italienne : deux siècles de présence italienne dans l'agglomération lyonnaise
Lyon : Lieux dits, 2016, 272 p. [7A1 305.85 OCH]

TEMIME Émile (direction)

Histoire des migrations à Marseille : tome 2 : [l'expansion marseillaise et «l'invasion italienne» (1830-1918), LOPEZ Renée, TEMIME Émile], 207 p. [7B1 PAC 13 TEM]

TEULIÈRES Laure

Immigrés d'Italie et paysans de France (1920-1944)
Toulouse : Presses universitaires du midi, 2012, 263 p. (Tempus) [7A1 305.85 TEU]

Accueil, représentations et xénophobie

DORNEL Laurent

Cosmopolitisme et xénophobie : les luttes entre français et italiens dans les ports et docks marseillais, 1870-1914
Cahiers de la Méditerranée, 2003, n° 67, pp. 245-267
<https://cdlm.revues.org/133>

NOIRIEL Gérard

Le massacre des Italiens : Aigues-Mortes, 17 août 1893
Paris : Fayard, 2010, 294 p. (histoire) [1A 325.1 NOI]
SCHOR Ralph

Les immigrés italiens au miroir de la presse française dans l'entre-deux-guerres
Cahiers de la Méditerranée, 2012, n° 85, pp. 103-112
<https://cdlm.revues.org/6698>

La mobilisation dans les luttes sociales et politiques

MALTONE Carmela

Exil et identité : les antifascistes italiens dans le Sud-Ouest : 1924-1940
Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, 2006, 253 p. (Voyages, migrations et transferts culturels) [7A1 305.85 MAL]

VIAL Éric

L'Union populaire italienne, 1937-1940 : une organisation de masse du Parti communiste italien en exil
Rome : École française de Rome, 2007, 461 p. (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome ; n° 329) [1A 909.8 VIA]

L'engagement volontaire au cours des deux guerres mondiales.

COLLIN Claude

Les Italiens dans la M.O.I et les FTP-MOI à Lyon et Grenoble

Guerres mondiales et conflits contemporains, 2005, «Seconde guerre mondiale : réactions et résistances», n° 218, pp. 67-83
<http://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2005-2-page-67.htm>

MUELLE Raymond, GUYOT Philippe, RAGOT Clément
Hommage à Lazare Ponticelli, le dernier Poilu
Paris : Esprit du livre éditions, 2008, 174 p. (Histoire & mémoires combattantes) [1A 940.3 HOM]

SAPORI Julien
Les troupes italiennes en France pendant la Première Guerre mondiale
Chinon : Anovi, 2008, 139 p. [1A 940.3 SAP]

Mémoire, patrimoine et transmission culturelle

Conseil général de la Seine-Saint-Denis, Direction de la culture, du patrimoine, du sport et des loisirs, service du patrimoine culturel
Lieux uniques du patrimoine de l'immigration en Seine-Saint-Denis (3) : Le cinéma Étoile et les Italiens à la Courneuve, première moitié du XX^e siècle.
http://www.atlas-patrimoine93.fr/pg-html/bases_doc/biblio/fichebiblio.php?idbiblio=3990

MOURLANE Stéphane, REGNARD Céline
Empreintes italiennes : Marseille sa région
Lyon : Lieux dits, 2013, 144 p. [7B1 PAC 13 MOU]

MOURLANE Stéphane
Yves Montand, Serge Reggiani, c'est nous... les Italiens ?
Volume ! : la revue des musiques populaires, «Avec ma gueule de métèque», 2015, vol. 12-1, pp. 21-30 [10D 781.620 08 GAS]

Les autres sources et lieux d'information

La Trace
Cahiers du centre d'études et de documentation de l'émigration italienne
<http://cedei.univ-paris1.fr/>

Radici
Revue d'actualité, langue et culture italiennes.
<http://www.radici-press.net/>

- **Dossier documentaire**

Le temps des Italiens
Approches Cultures et Territoires, Institut culturel italien, Juin 2010
<http://www.approches.fr/Le-temps-des-Italiens-juin-2010,1223>

- **Sitographie**

<http://www.italieaparis.net/emigration.php>

http://crdp.ac-paris.fr/seanceplus/goldendoor/document_histoire.htm
<http://www.generiques.org/les-italiens-en-france-depuis-1945/>
<http://cedei.univ-paris1.fr/>

- **L'italianité au cinéma (films des années 40 aux années 60).**



Rome ville ouverte (1945)

Roma, città aperta
1 h 40 min. Drame et guerre.
Film de Roberto Rossellini.



Sciuscià (1946)

1 h 33 min. Drame.
Film de Vittorio De Sica.



Stromboli (1950)

Stromboli, terra di Dio/1 h 45 min.
Drame. Film de Roberto Rossellini.



Miracle à Milan (1951)

Miracolo a Milano
1 h 40 min. Comédie, drame et fantastique. Film de Vittorio De Sica.



La Dolce Vita (1960)

154 min. Drame.
Film réalisé par Federico Fellini.



Huit et demi (1963)

Otto e mezzo / 2 h 18 min.
Drame et fantastique.
Film de Federico Fellini.



Le Guépard (1963)

Il Gattopardo
3 h 07 min. Sortie : 28 mars 1963. Drame.
Film de Luchino Visconti.



Mariage à l'italienne (1964)

Matrimonio all'Italiana
1 h 42 min. Drame, romance et comédie.
Film de Vittorio De Sica.

Annexe : règles de la scopa

La scopa est un jeu de cartes italien. Littéralement, elle signifie « balayer », ou « balai », en référence à l'objectif du jeu qui consiste à rafler le maximum de cartes de valeur.

La scopa se joue généralement avec un jeu de cartes italiennes, composé de 40 cartes. Ces cartes sont réparties en 4 couleurs, à savoir Coupes, Epées, Bâtons, et Deniers lesquelles sont déclinées en 10 hauteurs, les cartes numérotées de 1 à 7, suivies des trois cartes le Valet (8), le Cavalier (9) et le Roi (10).

Traditionnellement, *la scopa* se joue entre deux joueurs ou sinon entre deux équipes de deux joueurs.

Le but

Dans une partie de *scopa*, chaque joueur doit essayer de ramasser le maximum de cartes, dont les Deniers (Carreaux) ainsi que les cartes de hauteur importante, c'est-à-dire dont la valeur numérique rapporte le plus de points. Le gagnant est le joueur qui atteint en premier un marquage de 11 points à partir des levées réalisées.

Le déroulement

Comme dans tout jeu de cartes, la partie commence par la distribution, ou encore la donne. Ainsi, on choisit le donneur. Ensuite, celui-ci procède à la distribution en remettant à chaque joueur un lot de 3 cartes face cachée. Enfin, il retourne un second lot de quatre cartes sur la table.

Une fois que les joueurs ont en main leurs cartes, le joueur à la droite du donneur entame. Pour ce faire, il doit essayer de faire un pli, c'est-à-dire ramasser une ou plusieurs des cartes placées sur la table et la (les) combiner avec une ou plusieurs cartes de sa main. Les cartes combinées (c'est-à-dire celle(s) ramassée(s) de la table et celle(s) posée(s) pour former la combinaison) appartiennent au joueur et sont enlevées du jeu. Elles serviront lors du décompte des points. Dans le cas où il ne

pourrait pas faire une combinaison, il place sur la table une carte de sa main, laquelle complètera donc le lot de retournes et peut être par conséquent ramassée lors des tours suivants. C'est alors à son voisin de droite de jouer et ainsi de suite. Une fois que le donneur a joué la dernière carte, celui qui a raflé le dernier pli ramasse les cartes qui restent sur la table.

On calcule les points de chaque joueur (ou de chaque équipe) avant de procéder à une nouvelle donne, laquelle sera faite par le voisin de droite du précédent donneur. Ainsi, une fois que tous les participants ont joué les 3 premières cartes de leur main, la partie se poursuivra de la sorte jusqu'à ce que le talon soit épuisé. Cependant, après la première donne, on ne remet plus de cartes au centre de la table.

Les plis

Pour réaliser un pli, chaque joueur doit avoir en main une combinaison de cartes. Dans cet objectif, il doit détenir une carte dont la valeur faciale est identique à celle qu'il souhaite ramasser. Pratiquement, il va apparier ses cartes avec celles posées en les jumelant notamment. Si un joueur peut réaliser un pli avec les cartes retournées, mais qu'il décide de le remettre à plus tard en vue d'un meilleur décompte, il peut jouer n'importe quelle carte de sa main. Toutefois, cette dernière ne peut être une carte avec laquelle il aurait pu faire un pli. En outre, dans le cas où l'on souhaiterait poser une carte qui peut servir à jumeler une retourne alors que celle-ci peut servir dans une somme de valeurs, on doit ramasser le moins de cartes possibles. Certaines combinaisons font l'objet d'un supplément de points au joueur qui les réalise. C'est le cas notamment de la « *scopa* ». Cela signifie qu'il n'y avait sur la table qu'une carte posée et que le joueur l'a ramassée pour la jumeler avec une carte de la même hauteur, ou sinon qu'il a

ramassé toutes les cartes de la table pour réaliser une somme. Réaliser une « *scopa* » a en outre l'avantage de ne laisser aucune carte sur la table, ce qui forcera le ou les adversaire(s) à fournir de nouvelles cartes et donc ne pas pouvoir faire des combinaisons. Afin de compter facilement cette combinaison le moment venu, une des cartes du pli est retournée sur le tas de plis réalisés. Concernant celui qui a réussi le dernier coup, il ramasse toutes les cartes mais ne marque pas pour autant de *scopa*.

Le comptage des points

Après que chaque manche est terminée et donc avant qu'une nouvelle donne soit effectuée, on procède au comptage des points.

Pour compter les points, les joueurs doivent classer leurs cartes gagnantes en cinq items, valant chacun 1 point. Ainsi :

- le joueur (ou l'équipe) qui a raflé le plus de cartes gagne 1 point ;
- le joueur (ou l'équipe) qui a raflé le plus de Carreaux (Deniers) gagne 1 point ;
- le joueur (ou l'équipe) qui a raflé le 7 de Carreau (Deniers) dit le « *sette bello* » ou le « beau sept » gagne 1 point. Cette carte est convoitée par tous les joueurs lors de la manche car elle constitue également un élément essentiel pour l'obtention des autres points accordés ;
- le joueur (ou l'équipe) qui a constitué les meilleures cartes dans chaque couleur, et donc la meilleure « *Primeira* » gagne 1 point ;
- le joueur (ou l'équipe) qui a réalisé une *scopa* gagne 1 point.

Pour déterminer lequel des joueurs a constitué les meilleures cartes dans chaque couleur, chaque joueur choisit la meilleure carte, la meilleure *primeira*, qu'il a dans chaque couleur suivant les valeurs attribuées suivantes :

- 7 : 21 points
- 6 : 18 points
- As : 16 points
- 5 : 15 points

- 4 : 14 points
- 3 : 13 points
- 2 : 12 points
- Roi, Cavalier et Valet : 10 points chacun.

Fin de la partie

On joue jusqu'à ce que le talon soit épuisé. L'équipe ou le joueur gagnant est celui qui atteint un total de 11 points. La partie peut également prendre fin si plusieurs joueurs ont dépassé les 11 points gagnants. Devant une égalité, c'est le joueur (ou l'équipe) qui détient le nombre de points le plus élevé qui remporte la partie.